

M. l'abbé Éric Iborra

## LA CHARITE DANS L'ŒUVRE DE JOSEPH RATZINGER

*Quaesita iam primum fides in corde radices agat; secunda spes congaudeat, qua maior exstat caritas.*

Il aura fallu attendre 2005, avec la parution de l'encyclique *Deus caritas est*, pour que cette strophe de l'antique hymne de saint Ambroise *Aeterna caeli gloria*, qui se trouve dans l'office divin, trouve enfin, semble-t-il, son application dans l'œuvre de Joseph Ratzinger. Avant que le pape Benoît XVI ne rende ainsi témoignage à la primauté de la charité, conformément à l'enseignement paulinien dont l'hymne se faisait l'écho,<sup>1</sup> le théologien Joseph Ratzinger avait patiemment travaillé à enraciner dans nos cœurs ce qui en est le fondement : la foi. Au point même que tout le monde attendait, sitôt le préfet de la *Congrégation pour la doctrine de la foi* élu au siège de Pierre, une encyclique programmatique sur la foi, et donc sur la question connexe de la vérité, à tonalité doctrinale. Or, sa première encyclique fut consacrée à la charité, avec une partie spéculative, certes, mais suivie d'une partie pastorale consacrée à la pratique de la charité dans l'Église. Thème repris et prolongé dans le cadre plus large de la société postmoderne dans la troisième encyclique, *Caritas in veritate*. Benoît XVI n'abandonne pas le thème de la vérité, mais il le resitue dans son cadre théologique, dont la source est la parole johannique : « Dieu est amour. »<sup>2</sup> « Définir la vérité, la proposer avec humilité et conviction, et en témoigner dans la vie sont par conséquent des formes exigeantes et irremplaçables de la charité. En effet, celle-ci 'trouve sa joie dans ce qui est vrai'. (1 Cor 13,6). »<sup>3</sup>

1 Cf. 1 Cor 13, 13.

2 1 Jn 4, 8.

3 BENOÎT XVI, *Lettre encyclique «Deus caritas est»*, n. 1. Désormais abrégée : DCE.

La surprise des observateurs n'était pas sans fondement. Non que le cardinal préfet fût, comme certains le redoutaient, avec un zeste de calomnie, un grand inquisiteur au cœur de pierre, mais tout simplement parce que le thème de la charité ne fait qu'affleurer dans les écrits du théologien. Si l'on consulte les seize grands volumes des *Joseph Ratzinger gesammelte Schriften*, en cours de publication aux éditions Herder, on relève plutôt une insistance sur la foi, essentiellement en christologie, en ecclésiologie et en anthropologie; insistance sur l'espérance aussi, notamment dans ce qui touche au rapport du christianisme à la société moderne, accent qui reviendra sans cesse dans les discours que le futur pape adressera au monde de la culture et de la politique au cours de ses voyages apostoliques. Le thème de la charité, lui, se fait plutôt discret. Si aucun ouvrage ou article ne lui est expressément consacré, c'est toutefois un « bruit de fond » constamment perceptible qui s'enracine dans la vie spirituelle intense de l'auteur.

Mais on ne peut s'empêcher de penser, par contraste, à l'importance qu'occupe ce même thème dans la pensée du cardinal Hans Urs von Balthasar, dont Joseph Ratzinger fut par ailleurs l'ami et le collègue tant de l'édition allemande de la revue *Communio* que de la commission théologique internationale à Rome. La trilogie de Balthasar – quinze forts volumes et un court épilogue – s'articule en ces trois moments que sont l'esthétique (doctrine de l'aperception), l'élection (doctrine de l'action) et la contemplation (doctrine de la vérité). Pour accéder à la vérité chrétienne, il faut engager sa liberté par une option que prépare l'aperception d'une figure qui se révèle irréductible aux figures, finies, de ce monde. Pour Balthasar, cette figure, c'est celle du Christ, qui se caractérise par le rayonnement souverain de l'amour-charité. Le livre programmatique des sept volumes de l'esthétique théologique s'intitule d'ailleurs: « L'amour seul est digne de foi. » La charité, qui émane de la figure du Christ, fonde en raison la légitimité de l'option en sa faveur; et l'engagement de la liberté dans le Christ découvre la vérité dont il est l'incarnation.

C'est aussi qu'on ne trouve pas de semblable architecture dans l'œuvre du pape émérite. L'étudiant qui se plonge dans la bibliographie de Joseph Ratzinger est sans aucun doute déconcerté par sa diversité: une multitude de thèmes relevant de tous les secteurs philosophiques, théologiques et politiques qui sont connexes à la vie chrétienne dans l'Église et ordonnés à la réception de la Bonne Nouvelle, une approche,

au fond, impressionniste, faite d'une multitude de touches. On peine à trouver un écrit dont on puisse dire qu'il renferme le cœur de sa pensée. L'œuvre de Joseph Ratzinger apparaît ainsi morcelée, d'un côté inachevée chez le théologien, étroitement liée aux aléas de l'enseignement de la dogmatique dans différentes universités et de la vulgarisation apologétique dans différentes revues; de l'autre, prolongée, chez le pape émérite, par les fulgurances qui émaillent ses nombreux discours et conférences. C'est, pour reprendre une expression du cardinal de Lubac sur ses propres écrits, une « théologie d'occasions ». Au sens, bien sûr, où elle a été gouvernée par les circonstances qui ont présidé à son élaboration.

L'élection du doyen du sacré Collège à la charge de pontife romain a inquiété les uns, réjoui les autres. Chacun s'attendait à voir le préfet de la Congrégation pour la doctrine de la foi occuper le siège de Pierre. Ce ne fut donc pas sans une certaine surprise que l'on vit Benoît XVI se dégager du rôle que le cardinal Ratzinger avait accepté d'endosser en 1981. Le *Panzerkardinal* faisait place à « l'humble travailleur dans la vigne du Seigneur. » Bonté et fragilité semblaient se substituer à l'autoritarisme supposé du préfet. Au thème de la vérité, si fermement défendu au palais du saint-office, succédait, sur la place Saint-Pierre, celui de la charité, de la bonté de Dieu. La défense de la rectitude du dogme semblait faire place à la promotion de ses aspects sociaux, avec même une insistance particulière sur la question écologique. C'est ce qui apparaît dans l'encyclique *Deus caritas est*, qu'il convient maintenant d'analyser. Elle est articulée en deux parties: « l'unité de l'amour dans la création et dans l'histoire du salut » et « l'exercice de l'amour de la part de l'Église en tant que communauté d'amour. » Partant de la révélation de l'amour divin qui resplendit dans le Christ, Benoît XVI confirme en passant l'anthropologie chrétienne, à la fois unitaire et communautaire, puis il souligne la dimension inamissible de la charité dans la structure même de l'Église.

Le pape émérite part de la polysémie du mot « amour » dans nos langues modernes. Cependant, il relève qu'il y a en lui une forme qui a valeur d'archétype: c'est l'amour entre l'homme et la femme, appelé *éros* dans la Grèce antique, valeur encore égocentrée dans le monde païen. Dans la Bible, et surtout dans le Nouveau Testament, elle s'enrichit au point qu'est introduit un terme nouveau, *agapè*, qui qualifie notamment la

donation de Dieu au monde, du Christ à l'Église, s'opérant en particulier dans l'Eucharistie. A l'amour humain toujours plus ou moins possessif, se surimpose l'amour divin, oblatif, qui vient profondément bouleverser la conception qu'a l'homme de l'amour, au point de légitimer le martyre et son premier substitut que fut le monachisme.

Cette nouvelle vision de l'amour, propre au christianisme, a trop souvent été évaluée négativement, relève Benoît XVI, comme refus de l'*éros* et dépréciation du corps. Il faut reconnaître ces critiques – la survivance parfois d'un dualisme platonicien – et, en même temps, les dépasser. En fait, l'*agapè* – l'amour oblatif qui vient de Dieu et qui tend à transfigurer aussi l'amour humain – sauve l'*éros* – l'amour possessif, et d'autant plus possessif que l'homme est blessé par le péché originel. En effet, l'*éros*, propre à la nature même de l'homme, a besoin de discipline, de purification, de maturation, pour ne pas perdre son caractère humain en étant dégradé en sexe, en marchandise. Le christianisme a toujours considéré l'homme comme l'être où esprit et matière, âme et corps, ne forment plus qu'une seule substance, unitaire. Lorsque le corps et l'âme connaissent l'harmonie, l'*éros* parvient à sa perfection. L'amour devient alors extase, pas dans le sens d'un moment d'ébriété passagère, mais comme exode permanent du moi autocentré, centripète, vers sa libération dans le don de soi, un moi ouvert, centrifuge, un être-pour. Il s'agit d'une redécouverte de soi en même temps que de la découverte de Dieu. De cette façon – et de cette façon seulement – l'*éros* peut conduire l'homme en extase vers le divin. C'est le sens de la dialectique ascendante que saint Augustin reprend à Platon.

En fait, *éros* et *agapè* ne sont jamais complètement séparés l'un de l'autre. «Même si initialement l'*éros* est surtout sensuel, ascendant, lorsqu'il s'approche ensuite de l'autre, il se posera toujours moins de questions sur lui-même, il cherchera toujours plus le bonheur de l'autre, il se préoccupera toujours plus de l'autre, il se donnera et il désirera être-pour l'autre. C'est ainsi que le moment de l'*agapè* s'insère en lui; sinon l'*éros* déchoit et perd aussi sa nature même.»<sup>1</sup> Le désir qui reçoit exprime sa gratitude en donnant à son tour. L'anthropologie chrétienne apparaît structurée par le don: et d'abord celui, prévenant, de Dieu dans le double acte de la création et de la rédemption. La doctrine chrétienne de la charité illustre la dimension à la fois unitaire et communautaire

1 DCE 7.

de l'être humain. Unitaire – l'âme étant forme du corps – car l'homme n'est pas un ange incarné et encore moins un animal évolué: il est un esprit qui a besoin d'un corps pour exister. «C'est seulement lorsque les deux se fondent véritablement en une unité que l'homme devient pleinement lui-même. C'est uniquement de cette façon que l'amour – l'éros – peut mûrir, jusqu'à parvenir à sa vraie grandeur.»<sup>1</sup> Dans un écrit sur la musique sacrée, Joseph Ratzinger avait eu cette formule particulièrement heureuse: «L'esprit n'est point avili lorsqu'il assume les sens, mais c'est toute la richesse de la création qui est reconduite à lui. Et les sens ne sont point privés de leur réalité lorsqu'ils sont pénétrés par l'esprit, mais c'est ainsi seulement qu'il leur donne d'avoir part à l'infini. Tout plaisir sensuel est étroitement délimité, et n'est finalement pas capable de croissance, car l'acte sensuel ne peut dépasser la mesure qui lui est assignée. Mais par l'intégration dans l'esprit les sens reçoivent une profondeur nouvelle et débouchent sur l'infini de l'aventure spirituelle. Ce n'est que là qu'ils deviennent pleinement eux-mêmes.» Mais cela suppose, précise-t-il, que «l'esprit ne reste pas fermé non plus», bref qu'il s'incarne. C'est ce que réalise le Verbe, manifestant l'incarnation de l'esprit déjà présente en l'homme. *L'éros-agapè*, écrit Benoît XVI, atteint sa forme la plus radicale en Jésus-Christ, l'amour de Dieu fait homme. La mort en croix de Jésus exprime l'amour dans sa forme la plus sublime: «Il n'y a pas de plus grand amour que de donner sa vie pour ses amis.»<sup>2</sup> Jésus a conféré à ce geste d'offrande totale une présence durable par l'institution de l'Eucharistie: sous la forme du pain et du vin, il s'offre à nous comme une nouvelle manne, une nourriture de salut.

En participant à l'Eucharistie, nous sommes impliqués dans le dynamisme de son don. Nous nous unissons à lui en même temps que nous nous unissons à tous ceux à qui il se donne aussi, pour former un seul corps, l'Église. De cette façon non seulement l'amour pour Dieu et l'amour pour le prochain fusionnent réellement – réalisant l'unité des deux commandements, encore extérieure dans l'ancienne Alliance – mais la dimension communautaire de l'être humain – soulignée par l'amour conjugal, archétype de tout amour dans la Genèse, qui réalise «l'unité des deux» – est exhaussée dans la société temporelle – la nation, famille de familles, issue de la cellule matricielle qu'est la famille

1 DCE 5.

2 Jn 15, 13.

primordiale – à la société spirituelle qu’est l’Église, où l’unité – par l’amour surnaturel produit par la grâce du Saint-Esprit – est infiniment plus intense.

Le double commandement, grâce à cette rencontre horizontale et verticale de l’Eucharistie, n’est plus seulement une exigence: «l’amour peut être commandé parce qu’il est d’abord donné.»<sup>1</sup> Il se réalise à partir de l’Eucharistie: «une Eucharistie qui ne se traduit pas en une pratique concrète de l’amour est en elle-même tronquée». Le culte est ainsi au centre et à la source de la morale. Cela nous introduit à la seconde partie de l’encyclique: «la dimension inamissible de la charité dans la vie de l’Église.»

Le signe distinctif de l’Église, c’est la charité, l’amour fraternel. C’est ce qui avait déjà frappé les contemporains des premiers chrétiens à Jérusalem,<sup>2</sup> mais aussi à Rome où l’empereur Julien l’apostat, dans son effort de concurrencer l’essor du christianisme, avait créé de toutes pièces une religion parallèle dotée de services caritatifs car il avait remarqué que la charité était le secret de l’expansion de la nouvelle foi.<sup>3</sup> Tertullien disait déjà que la pratique chrétienne de la charité suscitait l’étonnement et l’admiration des païens.<sup>4</sup> Qui est bénéficiaire de cette activité? Là encore, le christianisme opère une percée décisive. Benoît XVI cite à ce propos la parabole du Bon Samaritain: mon prochain est celui dont je me fais proche, même s’il est lointain par la race, la culture ou la religion. Si saint Thomas d’Aquin rappelle, avec l’Antiquité, qu’il y a un ordre dans la charité, la parabole nous enseigne que la charité chrétienne ne peut verser dans le communautarisme car par définition, l’amour est gratuit: il ne se déploie pas en vue d’une fin, fût-ce celle de l’évangélisation.

L’amour pour le prochain, enraciné dans l’amour de Dieu, en plus d’être un devoir personnel pour chaque fidèle, l’est aussi pour toute la communauté ecclésiale qui, dans son activité caritative, doit refléter l’amour trinitaire. C’est ainsi que la «diaconie» est apparue dans la structuration première de l’Église, comme service de l’amour vers le prochain exercé en communauté et de manière organisée: un service

1 DCE 14.

2 Cf. AC 2-4.

3 Cf. DCE 24.

4 *Apologétique* 39, 7.

concret, en même temps que spirituel. Avec l'expansion de l'Église cet exercice s'est confirmé comme un de ses aspects distinctifs. La nature intime de l'Église s'exprime par un triple devoir, souligne Benoît XVI : le kérygme, ou annonce de la Bonne Nouvelle (*martyria*); les sacrements, ou célébration de la foi (*leitourgia*); le service des tables, ou charité (*diakonia*). La charité fait donc partie intégrante de l'activité de l'Église, même dans la société civile la plus juste que l'on puisse imaginer : « La charité n'est pas pour l'Église une sorte d'activité d'assistance sociale qu'on pourrait aussi laisser à d'autres, mais elle appartient à sa nature, elle est une expression de son essence elle-même, à laquelle elle ne peut renoncer. »<sup>1</sup> Elle n'est donc pas, comme les circonstances de l'Antiquité tardive ont pu le faire croire, une simple suppléance aux carences de la société civile. Et, en ce sens, les dons actuels du Saint-Siège – gérés par le Conseil pontifical *Cor unum* – même s'ils sont symboliques comparés aux besoins ou aux sommes récoltées par les ONG, expriment quelque chose de l'être même de l'Église. « C'est une tâche conforme à sa nature, dans laquelle elle ne collabore pas de façon marginale, mais où elle agit comme sujet directement responsable, faisant ce qui correspond à sa nature. L'Église ne peut jamais se dispenser de l'exercice de la charité en tant qu'activité organisée des croyants et, d'autre part, il n'y aura jamais une situation dans laquelle on n'aura pas besoin de la charité de chaque chrétien, car l'homme, au-delà de la justice, a et aura toujours besoin de l'amour. »<sup>2</sup> Nul doute que celui qui assista à la reconstruction de l'Allemagne a été sensible à cette vérité, eu égard à la somme des souffrances non seulement matérielles mais surtout morales accumulées dans son pays meurtri par les années de guerre. Un état qui voudrait tout diriger deviendrait une instance bureaucratique qui ne pourrait assurer à lui seul la contribution essentielle dont l'homme qui souffre a besoin : le dévouement personnel. « L'affirmation selon laquelle les structures justes rendraient superflues les œuvres de charité cache en réalité une conception matérialiste de l'homme : le préjugé selon lequel l'homme vivrait 'seulement de pain' est une conviction qui humilie l'homme et qui méconnaît ce qui est le plus spécifiquement humain. »<sup>3</sup> On a objecté – le marxisme notamment – que cette activité caritative de l'Église qui s'est déployée tout au long de l'histoire, se serait opposée

1 DCE 25.

2 Id.

3 DCE 28.

à la justice parce qu'elle aurait contribué à maintenir un statu quo injuste: les pauvres n'auraient pas besoin de charité mais plutôt de justice. «Les œuvres de charité – les aumônes – seraient en réalité, pour les riches, une manière de se soustraire à l'instauration de la justice et d'avoir leur conscience en paix, maintenant leur position et privant les pauvres de leurs droits.»<sup>1</sup> En vérité, l'Église n'est pas restée sourde à cette critique qui s'est développée devant le spectacle indécent de la Révolution industrielle. A partir de multiples expériences concrètes, elle a élaboré, à partir du pontificat de Léon XIII, une doctrine sociale constamment enrichie et à laquelle Benoît XVI lui-même a contribué avec son encyclique *Caritas in veritate*. Il serait cependant injuste de faire peser sur la seule Église la responsabilité des injustices qui ont perduré dans la société. Benoît XVI rappelle que l'institution d'un ordre social juste est une prérogative de la société civile et non de l'Église en tant que telle. Cette tâche relève avant tout de la politique. La doctrine sociale de l'Église ne veut pas remplacer l'état mais purifier la raison pour aider les hommes à trouver les institutions justes et à les faire vivre durablement. La sollicitude envers le prochain dépasse d'ailleurs le cadre des états. Mais il ne faut pas que le spécifique chrétien se dilue dans la collaboration aux différentes instances internationales, gouvernementales ou privées. L'activité caritative chrétienne, en plus de la compétence technique, doit se fonder sur la rencontre personnelle avec le Christ faisant germer l'amour pour le prochain. Elle doit être indépendante des idéologies. Elle doit s'inspirer de ce «cœur qui voit» qui caractérise le Bon Samaritain de la parabole et, plus encore, la Vierge Marie à Cana et qui se prolonge par tant de saints, saint Martin en particulier. Que la charité n'ait d'autre but qu'elle-même, c'est-à-dire le service gratuit du prochain dans ses besoins concrets, ne signifie pas pour autant qu'elle ne doive pas être évangélisatrice, sinon elle se dégraderait en activisme. D'où l'importance de la prière, qui ramène au centre et permet de relier les deux branches de la charité, l'horizontale et la verticale. Et, ajouterons-nous, dans une société pluraliste d'éviter la manipulation d'instances désireuses de se servir de la bonne volonté des chrétiens sans avoir à écouter ce qu'ils disent pour éviter les problèmes.

Comme le déclarait récemment le pape François à l'occasion des dix ans de

1 DCE 26.

l'encyclique, 'Deus caritas est' garde intacte la fraîcheur de son message par lequel elle indique l'orientation toujours actuelle du cheminement de l'Église. Et tous, nous serons d'autant plus de vrais chrétiens que nous vivrons de cet esprit. »<sup>1</sup> C'est qu'elle reflète aussi l'ardente charité de son auteur, épris de Dieu depuis son enfance jusqu'au monastère où il achève ses jours, épris aussi de ses contemporains qu'il a servis avec abnégation, renonçant à une œuvre personnelle pour assumer des charges ministérielles toujours plus lourdes. L'encyclique propose une foi intégrale et cohérente, qui part de la confession trinitaire du Dieu révélé et qui descend jusqu'aux détails de l'éthique chrétienne, non seulement dans sa dimension individuelle mais aussi communautaire et sociale, en vue de l'institution de cette « civilisation de l'amour » qui constitue la seule issue possible dans un monde qui a fait l'expérience des ravages d'une raison livrée à elle-même, aussi bien dans les domaines politiques, économiques que culturels et environnementaux. Pour Benoît XVI, le véritable enjeu est celui du cœur, champ de bataille (ou de décombres) où cherchent à s'édifier « deux cités » antagonistes, celle du ciel et celle de la terre. Alors *Deus caritas est*, même si tardif, ne saurait constituer un bloc erratique dans son œuvre ...

1 PAPE FRANÇOIS, *Discours aux participants au congrès international sur l'encyclique «Deus caritas est» de Benoît XVI, pour le dixième anniversaire de sa publication* ([https://w2.vatican.va/content/francesco/fr/speeches/2016/february/documents/papa-francesco\\_20160226\\_congresso-deus-caritas-est.html](https://w2.vatican.va/content/francesco/fr/speeches/2016/february/documents/papa-francesco_20160226_congresso-deus-caritas-est.html)).